Document generated on 07/17/2025 10:55 a.m.

Continuité

CONTINUITÉ

Étrange et fascinant quartier

Jean Provencher

Number 74, Fall 1997

Vieux-Québec

URI: https://id.erudit.org/iderudit/17027ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)
1923-2543 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Provencher, J. (1997). Étrange et fascinant quartier. *Continuité*, (74), 37–39.

Tous droits réservés © Éditions Continuité, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

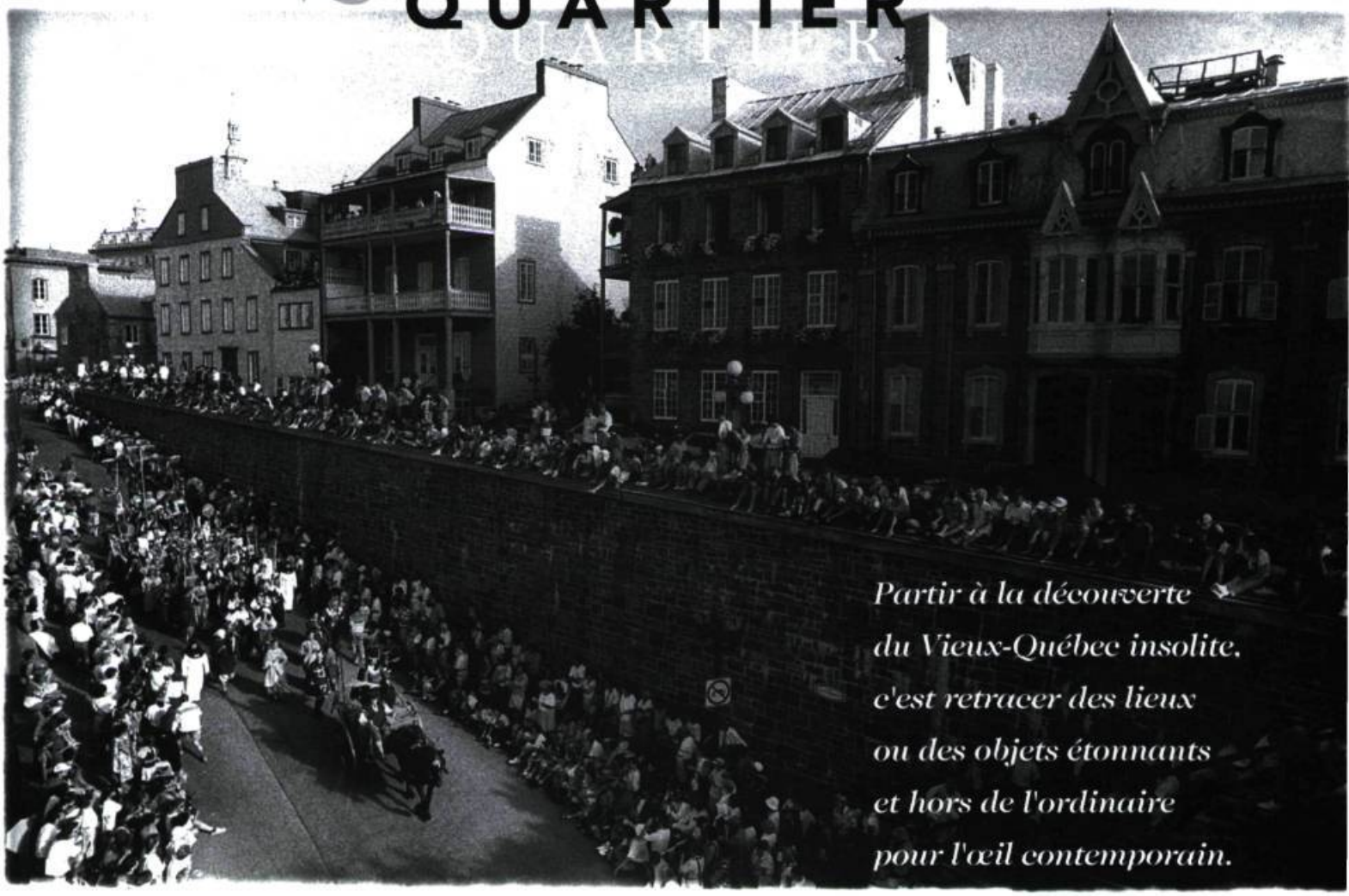
érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Étrange et fascinant QUARTIER



Partir à la découverte du Vieux-Québec insolite, c'est retracer des lieux ou des objets étonnants et hors de l'ordinaire pour l'œil contemporain.

Insolites, ces événements qui nous plongent dans une autre époque ! Les Médiévales (1995 et 1996) et les Fêtes de la Nouvelle-France (1997) ont fasciné la population, lui permettant, l'espace de quelques heures, de faire comme si... et dans quel décor !
Photo : Roger Côté

par Jean Provencher

Le comédien Robert Lepage s'étonne-t-il devant la façade de la caserne Ex Machina, rue Dalhousie ? Pourtant la fausse façade en fibre de verre imitant à s'y méprendre la pierre de taille n'est pas sans provoquer un sentiment d'étrange. Mais si vous frappez le mur légèrement du revers de la main, vous le trouverez surprenant et tout à fait réussi. L'étonnement est une sensation fort subjective. Ce qui est insolite pour l'un ne l'est peut-être pas pour l'autre. Ainsi, hors de leur époque, les lieux et les objets quotidiens deviennent vite insolites. En parcourant l'arrondissement historique de Québec, vous découvrirez plusieurs de ces trésors.

Tristes cachots

On retrouve sur le site du palais de l'Intendant, rue Saint-Nicolas, six cachots vieux de 300 ans. Il y en a deux au rez-de-chaussée et quatre à la cave. De véritables trous étroits, sombres et humides, au plafond très bas. Dans son livre sur le site du Palais, Marcel Moussette écrit que ces cachots mal éclairés et mal

Au premier plan, l'ex-entrée des filles-mères de la Maison Béthanie rue Couillard transformée en fenêtre en 1991. Sur le linteau, on peut lire « Hôpital de la Miséricorde ».
Photo : Luc-Antoine Couturier

ventilés ne bénéficiaient de la lumière du jour et de l'air frais de l'extérieur que par le guichet d'une porte ouvrant sur une antichambre du côté nord et un étroit soupirail donnant sur la rue Saint-Vallier du côté sud. « Il n'est donc pas étonnant, écrit-il, de voir se poursuivre en ces lieux sinistres les histoires horrifiantes qui avaient été le lot des prisons de l'ancien Palais. » Et l'archéologue de rappeler le sort de Marie-Anne Magnan, une orpheline de 17 ans qui s'est pendue à la grille de la fenêtre de sa cellule. L'adolescente était en prison depuis trois mois pour le vol d'une somme d'argent évaluée à 16 livres, d'un missel et d'une paire de gants de coton.

Ces cachots du Régime français ne sont pas ouverts au grand public. J'ai néanmoins eu le privilège de visiter ces lieux chargés de tant de drames humains. Le plus étrange est qu'on ne peut y accéder qu'en passant par la caserne des pompiers de la rue Saint-Nicolas.

Tout aussi insolites sont les cachots du sous-sol du Morrin College, rue Saint-Stanislas. Le collège était la prison commune de Québec de 1814 à 1867. S'y entassaient alors sans distinction les délinquants, les aliénés, les individus en attente de procès, les criminels purgeant leur sentence et parfois même les enfants des prisonniers privés d'abris et n'ayant d'autre choix que de partager la prison de leurs parents. Imaginez : pour la seule année 1851, on y a vu défiler 1 100 « détenus », soit 738 hommes et 293 femmes, accompagnés de 63 garçons et 6 filles. Plus de la moitié des détenus provenaient d'Irlande, 222 venaient du Canada, 156 d'Angleterre, 63 d'Écosse et 107 de « pays étrangers ».

Ces prisonniers vivaient dans ce que l'inspecteur des prisons qualifiait de « cloaque et d'école de vices ». « La lecture et les passe-temps ne sont pas permis, écrit l'historien David-Thiery Ruddel dans son ouvrage sur l'évolution de Québec de 1765 à 1832. Les prisonniers restent le plus souvent dans leurs cellules, certains tuant le temps en gravant des graffiti sur les murs. » Encore aujourd'hui, on peut lire ces inscriptions sur les murs des cachots.

Notons qu'au-dessus de la porte centrale de cette prison commune se trouvait un gibet où furent pendus 14 criminels. Devant public donc. Pour l'exemple. Durant les années 1860, lors de la transformation de l'édifice en collège, on s'empressera de faire disparaître cette potence. Bientôt, quand ouvrira le centre d'interprétation de la présence anglaise à Québec, il sera possible de visiter ces cachots de la rue Saint-Stanislas.

La dure condition de soubrette

Au 14, rue Couillard, voici la Maison Béthanie qui occupe le site de l'Hospice Saint-Joseph de la Maternité créé en 1855 par Marie Métivier pour assiter les filles-mères. C'est un édifice de brique rouge qui tranche sur les maisons modestes des alentours. L'œuvre était méritoire. Mais sait-on que, jusqu'en 1929, les femmes enceintes « d'un commerce illégitime » n'entraient pas par la porte principale, mais par une porte dérobée, rue Ferland ? En 1991, lors de travaux de rénovation à la Maison Béthanie, cette porte fut transformée en fenêtre. Mais, sur le linteau, on peut toujours lire HOPITAL DE LA MISÉRICORDE.

Mais qui donc entrait par cette porte infamante ? Quelles étaient donc ces filles-mères qu'on cachait si honteusement ? Selon l'historienne Claudette Lacelle, qui a mené des études sur les domestiques en milieu urbain canadien au XIXe siècle, il s'agissait surtout de servantes forcées par leur misérable condition à se livrer à la prostitution. « Il est habituellement admis, écrit-elle, que la servante était, plus que toute autre personne, exposée à recourir à la prostitution à un moment ou l'autre de sa vie. Certaines étaient victimes de machinations d'agences de placement à leur arrivée à la ville ; d'autres étaient violées par leur maître ou ses proches et congédiées si elles devenaient enceintes ; certaines, enfin, n'avaient pas d'autres recours que la prostitution si elles étaient longtemps sans travail, puisqu'on estime qu'une servante pouvait dépenser jusqu'à quatre mois d'économies pour survivre à une semaine de chômage. Partout donc... le groupe de prostituées dans une ville était constitué pour la moitié de domestiques ou d'anciennes domestiques. » Compte tenu de l'odieux qui était rattaché à l'état de mère célibataire, il y avait chez ces femmes un haut taux d'avortements, d'infanticides et d'abandons d'enfants.

Le tour de la misère

À compter de 1800, les enfants abandonnés sont déposés discrètement dans le tour de l'Hôtel-Dieu, rue Charlevoix. Placé dans le bas d'une porte, ce tour est un cylindre de bois ouvert d'un côté, tournant autour d'une tige de fer. Du 15 novembre 1800 au 16 avril 1845, les religieuses de l'Hôtel-Dieu trouveront 1 375 enfants abandonnés dans le tour, souvent avec un billet à leurs côtés. « Cet enfant avec cette marque † n'a pas été baptisé ni ondoyé. Il faut l'appeler James. Il est né la nuit dernière à 3 heures. De malheureuses circonstances obligent les parents à cette démarche. Il seront bien-aises de reprendre l'enfant dans quelques mois ou années s'il leur est permits. L'enfant n'est pas légitime. 6 heures P. M. Septembre 7me 1815. » Les parents ne réclameront jamais le petit James qui décédera le 8 novembre 1818. Des anglophones abandonnent également leur enfant dans le tour. « This child is eight days old and has not received any breast milk — and will be redeemed in a few years if its parent returns from Upper Canada. Quebec 21 March 1825. » Cet enfant mourra deux semaines plus tard.

En fait, il faut savoir que la plupart des enfants abandonnés à l'Hôtel-Dieu, fruits

d'une grossesse vécue dans la clandestinité, étaient en bien mauvais état lorsqu'on les déposait dans le tour. Sur les 1 375 enfants recueillis par les religieuses, plus de 736 sont décédés dans les jours suivant leur arrivée à l'Hôtel-Dieu.

Aujourd'hui, le tour des enfants abandonnés est disparu. Mais, au 32, rue Charlevoix, à la porte du couvent des Augustines, là où commençait le cloître, un autre tour commémoratif en noyer tendre, conçu en 1866 par l'architecte Joseph-Ferdinand Peachy, rappelle ce temps où les enfants conçus hors mariage n'avaient souvent que les religieuses pour s'occuper d'eux.

Le corps de garde de la caronade

Sous la terrasse Dufferin, on trouve le corps de garde de la caronade. Ce bâtiment militaire, construit par l'armée anglaise en 1856, pouvait accueillir jusqu'à une douzaine de soldats. Il servait de poste de surveillance vers le Saint-Laurent.

La construction de la terrasse Dufferin, en 1878, a entraîné son abandon, mais une bonne partie du bâtiment a survécu jusqu'à nos jours. Doté de cinq meurtrières assez larges pour tirer du canon, ce corps de garde qui, selon l'ethnologue Yvan Fortier, s'apparente aux petites maisons incas du Machu Picchu, au Pérou, n'est pas — c'est bien dommage — ouvert au public.

Vainqueurs et vaincus unis dans la gloire

Dans le jardin des Gouverneurs, à l'ombre du Château Frontenac, se trouve l'obélisque à la mémoire de Wolfe et de Montcalm, élevé en 1827. Sur le socle, on peut lire: « Le courage leur valut un commun trépas, l'histoire leur valut une commune gloire et la postérité, un monument commun. »

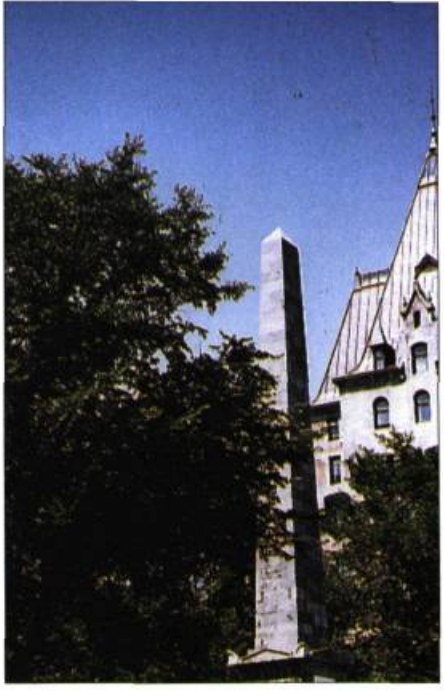
Étrange monument en vérité. Retrouve-t-on à Londres ou à Paris un monument honorant Wellington et Napoléon ? Imagine-t-on à Gettysburg — siège de la défaite des troupes sudistes de la guerre de sécession — un monument commun réunissant les généraux Lee et Grant ? Cette façon d'honorer le vainqueur et le vaincu est peut-être une facette de la société distincte...

Le Vieux-Québec terre d'insolite

Tout aussi insolites sont les derniers fours à pain qu'on retrouve encore dans certaines résidences. Et, pourtant, ils étaient si nombreux aux XVIIe et XVIIIe siècles. Une maison sur deux avait le sien, selon l'ethnologue Alain Rainville. Insolites également les puits dans les sous-sols des maisons Fornel et Chevalier à Place-Royale. Ils témoignent du souci des habitants de ces maisons de s'assurer un ravitaillement en eau tout au long de l'année. Insolite, cette belle voûte à arêtes de la maison Aubert-de La Chesnaye se trouvant en partie sous la côte de la Montagne et qui a résisté à toutes les charges depuis 1679. Insolite, la rue Sous-le-Cap elle-même. Et pourtant elle ne fait que reprendre la manière d'occuper le pied des falaises propre aux villes et villages de la côte atlantique, en Europe. Insolites dans leur invraisemblable laideur, ces bretelles de l'autoroute Dufferin venues se cogner à la falaise, qui nous rappellent le temps où nous mettions notre foi dans le béton, au cours des années 60. Vue du pied de la falaise, vue de la rue Saint-Vallier, le coup d'œil est spectaculaire, mais pas remarquables pour autant.

On le voit, le Vieux-Québec fourmille de mille petites choses étranges et insolites qui jalonnent son histoire. Témoins muets mais éloquents... Mais encore faut-il qu'à l'occasion on nous accompagne, on nous les montre du doigt. C'est ce qu'on fait Pierre Bureau, Robert Caron, Éric Combret et Marcel Moussette.

Jean Provencher est historien et auteur.



L'obélisque à la double mémoire de Montcalm et de Wolfe a été élevé en 1827. Un courage commun...
Photo : Jean Provencher

Un bloc cellulaire de l'ancienne prison commune de Québec (1814-1867). La prison est devenue par la suite le Morrin College. Propriété de la Ville de Québec depuis 1989, l'édifice deviendra sous peu un centre d'interprétation de la présence anglaise.
Photo : MNM Communications graphiques.